This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3.A5.1736 (1)

107

12

ALZIRE,

OU

LES AMERICAINS.

TRAGEDIE

de M. DE VOLTAIRE.

Repréſentée à Paris pour la premiere fois le 27 Janvier 1736.

Errer eſt d'un mortel, pardonner eſt divin.
Duren. trad. de Pope.

Le prix eſt de trente ſols.

Ex libris

A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE, près les Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à S. Jean dans le Deſert.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

On trouve chez le même Libraire une nouvelle édition de la Mort de Céſar, bien plus ample que la précédente, à laquelle on a joint deux Lettres & un Avertiſſement.

Et tous les autres Ouvrages du même Auteur.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 NOV 1976
OF OXFORD
LIBRARY

A MADAME
LA MARQUISE
DU CHASTELET.

MADAME,

Quel foible hommage pour vous, qu'un de ces Ouvrages de Poëſie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur paſſagere du Public, & à l'illuſion du Théatre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité!

Qu'eſt-ce en effet qu'un Roman mis en action & en Vers, devant celle qui lit les Ouvrages de Géométrie avec la même facilité que les autres liſent les Romans; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce ſage Précepteur du Genre Humain, que ſes propres ſentimens & l'hiſtoire de ſes penſées; enfin aux yeux d'une perſonne, qui, née pour les agrémens, leur préfere la vérité?

Mais, MADAME, le plus grand génie, & ſûrement le plus déſirable, eſt celui qui ne donne l'excluſion à aucun des beaux Arts. Ils ſont tous la nourriture & le plaiſir de l'Ame : y en a-t'il dont on doive ſe priver ? Heureux l'eſprit que la Philoſophie ne peut deſſecher, & que les charmes des Belles-Lettres ne peuvent amollir ; qui ſçait ſe fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de Ciceron & de Boſſuet, s'embellir par les charmes de Virgile & du Taſſe !

Tel eſt votre génie, MADAME, il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre Sexe & de votre Rang, à croire qu'on s'annoblit encore en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes penſoient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyoient nés que pour la guerre, ou pour l'oiſiveté ; & les autres, que pour la coquéterie.

Le ridicule même que Moliere & Deſpreaux ont jetté ſur les Femmes ſçavantes, a ſemblé, dans un ſiécle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie.

Mais Moliere, ce Légiſlateur dans la morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſu-

rément prétendu, en attaquant les Femmes ſçavantes, ſe mocquer de la ſcience & de l'eſprit. Il n'en a joüé que l'abus & l'affectation; ainſi que dans ſon Tartuffe, il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une Satyre contre les Femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant Deſpreaux avoit conſulté les Femmes de la Cour les plus ſpirituelles, il eût ajoûté à l'art & au mérite de ſes Ouvrages, ſi bien travaillés, des graces & des fleurs qui leur euſſent encore donné un nouveau charme. En vain, dans ſa Satyre des Femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Aſtronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'Eſprit philoſophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que ſi Boileau vivoit encore, lui qui oſoit ſe mocquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyoit en ſecret Roberval & Sauveur, ſeroit obligé de reſpecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay, des Clerraut; de tous ces véritables ſçavans, qui n'ont pour objet qu'une ſcience utile, & qui en la rendant agréable, la rendent inſenſiblement néceſſaire à notre Nation. Nous ſommes au tems, j'oſe le dire, où il faut qu'un Poëte ſoit Philoſophe, & où une Femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier ſiécle les

Français apprirent à arranger des mots. Le siécle des idées eſt arrivé. Telle qui liſoit autrefois Montagne, l'Aſtrée, & les Contes de la Reine de Navarre, étoit une Sçavante. Les la Fayette, les Deshoullieres, les Daciers, illuſtres dans différens genres, ſont venuës depuis. Mais votre Sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le Livre charmant des Mondes, & les Dialogues ſur la lumiere qui vont paraître, Ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

Il eſt vrai qu'une Femme qui abandonneroit ſes devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſeroit condamnable, même dans ſes ſuccès. Mais, MADAME, le même eſprit qui méne à la connoiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs.

La Reine d'Angleterre, qui a ſervi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphyſiciens de l'Europe, Clarke & Léibnitz, & qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de Reine, de Femme & de Mere.

Chriſtine, qui abandonna le Trône pour les beaux Arts, fût une grande Reine, tant qu'elle regna. La petite-fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon Ayeul, n'a-t'elle pas ajoûté une nouvelle conſidération au ſang dont elle eſt ſortie?

Vous, MADAME, dont on peut citer le

nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivés tous les genres. Elles ſont votre occupation dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à oſer cultiver les ſciences, quoique cette lumiere, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenuë publique ?

Eh ! pourquoi rougir de ſon mérite ? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel Empire. On ſouhaite aux Arts la protection des Souverains ; celle de la beauté n'eſt-elle pas au-deſſus ?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raiſons qui doivent faire eſtimer les femmes qui font uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaiſir, & c'eſt en quoi elles ſont bien loüables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par interêt, que nous conſumons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faiſons les inſtrumens de notre fortune ; c'eſt une eſpece de profanation. Je ſuis fâché qu'Horace diſe de lui :

(a) L'Indigence eſt le Dieu qui m'inſpira des Vers.

La roüille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poiſon de la calomnie, l'aſſaſſinat de la Satyre (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) deshonorent parmi les hommes une profeſſion qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent repetées, de Ciceron, ce Conſul Romain qui fut le pere de la Patrie, de la liberté & de l'éloquence. (a) *Les lettres forment la jeuneſſe, & ſont le charme de l'âge avancé. La proſpérité en eſt plus brillante. L'adverſité en reçoit des conſolations; & dans nos maiſons, dans celles des autres, dans les voyages, dans la ſolitude, en tout tems, en tous lieux, elles ſont la douceur de notre vie.*

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à préſent, MADAME, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du

(a) *Paupertas impulit audax ut Verſus facerem.*

(b) *Studia adoleſcentiam alunt, Senectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrece, ce Poëte Philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connuës :

(c) Heureux ! qui retiré dans le Temple des Sages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages ;
Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre ;
Sans penſer, ſans jouïr, ignorant l'art de vivre ;
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours ;
Pourſuivant la fortune & rampant dans les Cours,
O vanité de l'homme ! O foibleſſe ! O miſére !

Je n'ajouterai rien à cette longue Epitre, touchant la Tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la verité & de la vertu. J'ai eſſayé de peindre ce ſentiment généreux, cette humani-

(c) *Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere,*
Edita doctrina ſapientùm templa ſerena,
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti preſtante labore
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri :
O miſeras hominum mentes ! O pectora cæca !

té, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces sentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet Ouvrage, vous connoissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le Public, d'autant plus sévére qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, périr moins vîte que mes autres Ecrits ! Il seroit immortel, s'il étoit digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

V***

DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une eſpece aſſez neuve, de faire voir combien le véritable eſprit de religion l'emporte ſur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare conſiſte à offrir à ſes Dieux le ſang de ſes ennemis. Un Chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent gueres plus juſte. Etre fidéle à quelques pratiques inutiles & infidéle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prieres & garder ſes vices; jeûner, mais haïr, cabaler, perſécuter, voilà ſa Religion. Celle du Chrétien véritable eſt de regarder tous les hommes comme ſes freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel eſt Guſman au moment de ſa mort, tel eſt Alvares dans le cours de ſa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ſes foibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractere d'un être penſant, on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le déſir du bonheur des hommes,

l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion ; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devoient les enſevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'eſt ſoutenuë malgré les efforts de quelques Français jaloux qui ne veulent pas abſolument que la France ait un Poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toûjours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les reflexions ſuivantes ; j'eſpere qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpece, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on ; c'eſt un Citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ſes Compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connuë de quelques-uns de ſes ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver ſon Portrait. C'eſt l'Auteur de quelques Piéces qui vous ont fait verſer des larmes, de quelques Ouvrages

dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plûpart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné.

Cet Etranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes, ce que l'on peut esperer des Etrangers & de la posterité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la Littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule; & que les gens d'esprit rendus souvent par leurs querelles le joüet des sots, soient les bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maîtres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis; les monumens de leur amitié subsistent, & apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si

nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en freres : & nous qui sommes renfermés sur un si petit théatre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, passeront bien-tôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horison, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien, parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de morbis Artificum* : *de la maladie des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant c'est que l'interêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satiriques, dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sçai quelle mauvaise Brochure contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sur qu'un homme qui n'est attaqué que

dans ſes écrits ne doit jamais répondre aux Critiques ; car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger ; & ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. « Un voyageur, dit-il, « étoit importuné dans ſon chemin du bruit des « Cigales, il s'arrêta pour les tuer ; il n'en vint « pas à bout, & ne fit que s'écarter de ſon che- « min. Il n'avoit qu'à continuer paiſiblement « ſon voyage ; les Cigales ſeroient mortes d'el- « les mêmes au bout de huit jours. «

Il faut toûjours que l'Auteur s'oublie, mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt.* On ſçait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos perſonnes : quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſeroit quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt Libelles, d'homme ſans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportée c'eſt que dans Œdipe, Jocaſte dit ces vers.

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins que ceux qui ont im-

TAYLOR INST. OXFORD

primé que la Henriade dans pluſieurs endroits *ſentoit bien ſon Semipelagien.*

On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'Irreligion, parce que c'eſt le dernier réfuge des Calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate juſqu'à Deſcartes ont eſſuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion : Je demande qui a le plus de religion, ou le Calomniateur qui perſécute, ou le Calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai deffendu à mon eſprit d'être ſatirique, & il eſt impoſſible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiſte & d'Electre, dont les Ouvrages m'ont inſpiré les premiers le déſir d'entrer quelque tems dans la même carriere ; ſes ſuccès ne m'ont jamais couté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachoit aux repréſentations de ſes piéces ; il ſçait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de conſidération qui vient de travailler ſur un ſujet à peu près ſemblable à ma Tragédie, & qui s'eſt exercé à peindre ce contraſte des mœurs de l'Europe & de celles du nouveau Monde, matiere

ſi favorable à la Poëſie, enrichira peut-être le Théatre de ſa Piéce nouvelle. Il verra ſi je ſerai le dernier à lui applaudir ; & ſi un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'oſe dire avec confiance que je ſuis plus attaché aux Beaux Arts qu'à mes Ecrits : ſenſible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Muſicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frere que les Arts m'ont donné ; les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, pluſieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes ſentimens ; quiconque a vêcu avec moi ſçait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me ſuis cru obligé de parler ainſi au Public ſur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques eſt un vain amour propre ; confondre la calomnie eſt un devoir.

PERSONNAGES.

D. GUSMAN Gouverneur du Perou.

D. ALVARES, Pere de Don Guſman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoſe.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

ZEMIRE, } *Suivantes d'Alzire.*
ZCEPHANE, }

OFFICIERS Eſpagnols.

AMERICAINS.

La Scene eſt dans la Ville de Los Reyes, *autrement* Lima.

ALZIRE,

OU

LES AMERICAINS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ALVARE'S, D. GUSMAN.

ALVARE'S.

DU Conſeil de Madrid l'autorité ſuprême,
Pour ſucceſſeur enfin, me nomme un fils que j'aime.
Faites régner le Prince, & le Dieu que je ſers
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers.
Gouvernés cette rive en malheurs trop féconde,

Qui produit les trésors & les crimes du monde :
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier * aux Peuples du Méxique
L'appareil inoüi pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux aîlés qui voloient sur les eaux ;
Des mers de Magellan, jusqu'aux Astres de l'Ourse
** Cortez, Herman, Pizare ont dirigé ma course ;
Heureux si j'avois pû, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux, changer tous ces Héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche aux derniers pas de ma longue carriere ;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumiere,
S'ils vous ont vû régir sous d'équitables Loix,
L'Empire du Potose, & la Ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphere.
Dans ces climats brûlants, j'ai vaincu sous mon pere.
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,

* Il est très-aisé qu'Alvarès se soit trouvé à ces deux Expeditions, la Conquête du Méxique ayant été commencée en 1517, & celle du Perou en 1525.

** Rien n'est plus connu que les exploits & les barbaries de Fernand Cortez & des Pizare.

Et recevoir vos loix plûtôt que d'en donner.

ALVARÈS.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir : c'est assez si ma voix,
Parle encor au Conseil, & regle vos exploits.
Croyés-moi, les humains, que j'ai trop sçû connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître,
Je consacre à mon Dieu, trop long-tems négligé,
Les restes languissans de ma caducité,
Je ne veux qu'une grace : elle me sera chere,
Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Esclaves obscurs,
Aujourd'hui, par votre ordre, arrêtés dans nos murs.
Songés que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la Clémence, & non par la Justice.

GUSMAN.

Quand vous priés un fils, Seigneur, vous commandés ;
Mais daignés voir au moins ce que vous hazardés.
D'une Ville naissante, encor mal assurée
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoûtume ses yeux ;
Que mépriſant nos loix, & prompt à les enfraindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toûjours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.

L'Américain farouche eſt un Monſtre ſauvage,
Qui mord en frémiſſant le frein de l'Eſclavage ;
Soûmis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il ſe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la ſévérité produit l'obéïſſance.
Je ſçai qu'aux Caſtillans il ſuffit de l'honneur ;
Qu'à ſervir ſans murmure ils mettent leur grandeur ?
Mais le reſte du monde, eſclave de la crainte,
A beſoin qu'on l'opprime, & ſert avec contrainte.
Les Dieux même * adorés dans ces climats affreux
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux.

ALVARE'S.

Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tyraniques !
Les pouvés-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous Chrétien, vous choiſi pour régner deſormais
Sur des Chrétiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix ?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les Rivages ?
Des bords de l'Orient, n'étois-je donc venu
Dans ce Monde idolatre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brûlant Tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyoit, par un plus heureux choix,

* Au Méxique & au Perou on immoloit des hommes à ce qu'on appelloit la Divinité ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt que preſque tous les Peuples de la Terre ont été coupables de pareils ſacrileges par religion.

Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes Loix;
Et nous, de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous, & d'or & de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ces Loix qu'il falloit enſeigner,
Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avouë, inſpire la terreur:
Les Eſpagnols ſont craints; mais ils ſont en horreur.
Fleaux du nouveau monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats, nous ſommes les *Barbares*.
L'Américain farouche, en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté.
Helas! ſi comme vous il étoit ſanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriés plus de pere.
Avés-vous oublié qu'ils m'ont ſauvé le jour?
Avés-vous oublié, que, près de ce ſéjour,
Je me vis entouré par ce Peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminerent leur ſort.
J'étois ſeul, ſans ſecours, & j'attendois la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embraſſa mes genoux:
» Alvarés, me dit-il, Alvarés, eſt-ce vous? *
» Vivés: votre vertu nous eſt trop néceſſaire,

* On trouve un pareil trait dans une Relation de la nouvelle Eſpagne.

» Vivés, aux malheureux ſervés long-tems de pere,
» Qu'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
» Allés; la grandeur d'ame eſt ici le partage
» Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.
Eh bien, vous gémiſſés! Je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle ainſi que votre pere.
Ah! ſi la cruauté vous étoit toûjours chere,
De quel front aujourd'hui pourriés-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendés-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ces concitoyens?
Ou bien attendés-vous que ſes cris & ſes larmes,
De vos ſévéres mains faſſent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnés; je briſe leurs liens.
J'y conſens. Mais ſongés qu'il faut qu'ils ſoient Chrétiens;
Ainſi le veut la Loi. Quitter l'Idolatrie
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la Religion gagnons-les à ce prix.
Commandons aux cœurs même, & forçons les Eſprits.
De la néceſſité le pouvoir invincible,
Traîne au pied des Autels un courage infléxible.

Je veux que ces Mortels, eſclaves de ma Loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul Roi.

ALVARE'S.

Ecoutés-moi, mon fils, plus que vous je déſire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire;
Que le Ciel & l'Eſpagne y ſoient ſans ennemis:
Mais les cœurs opprimés ne ſont jamais ſoumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé perſonne,
Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avés voulu;
Vous avés ſur un fils un pouvoir abſolu.
Oüi, vous amoliriés le cœur le plus farouche;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puiſque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout perſuader,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avouë, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier, fléchir le caractere;
Et rampant ſous ſes loix, eſclave d'un coup d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvés tout ſur le pere d'Alzire;

En un mot parlés-lui pour la derniere fois.
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix :
Daignés.... mais c'en est trop. Je rougis que mon pere
Pour l'interêt d'un fils s'abaisse à la priere.

ALVARE'S.

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir.
Monteze a vû sa fille, il l'aura sçû fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonniere,
Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
Pour le vrai Dieu, Monteze a quitté ses faux Dieux;
Lui-même de sa fille a désillé les yeux,
De tout ce nouveau monde Alzire est le modele;
Les Peuples incertains fixent les yeux sur elle;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs.
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs.
La foi doit y jetter ses racines profondes:
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains qui détestent nos Loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici, mon fils, allés m'attendre
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVARE'S, MONTEZE.

ALVARE'S.

EH bien votre sageſſe, & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté.

MONTEZE.

Pere des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix.
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix.
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connaître.
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abbattu;
Il cede à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu, comme eux, leur Dieu même haïſſable,
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça la fureur,
Nous l'aimons dans toi ſeul; il s'eſt peint dans ton cœur:
Voilà ce qui te donne, & Monteze & ma fille.
Inſtruits par tes vertus nous ſommes ta famille.

Sers lui long-tems de pere, ainsi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras :
Le Perou, le Potose, Alzire est sa conquête.
Vâ dans ton Temple auguste en ordonner la fête,
Vâ; je croi voir des Cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphere, & se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille; elle va reconnaître
Dans le fier Don Gusman, son Epoux & son Maître.

ALVARES.

Ah! puis qu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
Cher Montezc! au tombeau, je descends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées,
Dieu des Chrétiens! préside à ces vœux solemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels!
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais presser cet heureux hymenée :
Adieu, je te devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul.*

Dieu, destructeur des Dieux que j'avois trop servis,
Protege de mes ans la fin dure & funeste.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste :
Daigne veiller sur elle, & conduire son cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en eſt tems, conſens à ton bonheur ;
Ou plutôt, ſi ta foi, ſi ton cœur me ſeconde,
Par ta felicité fais le bonheur du monde.
Protege les Vaincus, commande à nos Vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres deſtructeurs.
Remonte au rang des Rois du ſein de la miſere.
Tu dois à ton Etat plier ton caractere.
Prens un cœur tout nouveau, vien, obéïs, ſuis moi,
Et renais Eſpagnole en renonçant à toi.
Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon ſang eſt à vous, mais ſi je vous ſuis chere
Voyés mon déſeſpoir, & liſés dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuſe douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

ALZIRE.

Vous m'avés arraché cet affreux ſacrifice ;

Mais quel tems, justes Cieux ! pour engager ma foi,
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusmah le fer osa détruire
Des Enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour hélas ! le vengeur de l'Etat,
Zamore mon espoir, périt dans le combat,
Zamore mon Amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné, comme toi, des larmes à sa cendre.
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi.
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi :
D'un Amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la loi des Chrétiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
Il t'appelle aux Autels, il regle ta conduite ;
Entend sa voix.

ALZIRE.

Mon pere ! où m'avés-vous réduite ?
Je sçais ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir.

M'immoler, quand il parle, eſt mon prémier devoir;
Et mon obéïſſance a paſſé les limites
Qu'à ce devoir ſacré la nature a preſcrites.
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vu que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ſes Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaiſſées:
Mais vous, qui m'aſſuriés, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit au pied de ſes Autels,
Que ſa loi, ſa morale & conſolante & pure,
De mes ſens déſolés guériroit la bleſſure,
Vous trompiés ma foibleſſe! un trait toujours vainqueur
Dans le ſein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaiſſante.
Zamore vit encore au cœur de ſon Amante.
Condamnés, s'il le faut, ces juſtes ſentimens.
Ce feu victorieux de la mort & du temps,
Cet amour immortel ordonné par vous-même;
Uniſſés votre fille au fier Tiran qui m'aime,
Mon Païs le demande, il le faut, j'obéïs:
Mais tremblés, en formant ces nœuds mal aſſortis,
Tremblés, vous qui d'un Dieu, m'annoncés la vengeance,
Vous qui me commandés d'aller en ſa préſence
Promettre, à cet Epoux qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah! que dis-tu, ma fille! épargne ma vieilleſſe.
Au nom de la Nature, au nom de ma tendreſſe,
Par nos deſtins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuſe.
Ai-je fait un ſeul pas, que pour te rendre heureuſe?
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoiſonner
Ce bonheur difficile, où j'ai ſçû t'amener.
Ta carriere nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée.
Ce Monde en gémiſſant, te preſſe d'y courir.
Il n'eſpere qu'en toi, voudrois-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle ſcience! hélas!

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai ſujet de me plaindre.
Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens,
L'offençante lenteur de ces retardemens.

J'ai ſuſpendu ma loi prête à punir l'audace,
De tous ces Ennemis, dont vous vouliés la grace.
Ils ſont en liberté ; mais j'aurois à rougir,
Si ce foible ſervice eût pû vous attendrir.
J'attendois encor moins de mon pouvoir ſuprême.
Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même,
Et je ne penſois pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coutât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colere celeſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte !
Vous voyés quel effroi me trouble & me confond.
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractere, & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer, pourroit trahir ſa foi.
C'eſt un art de l'Europe ; il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe, & je ſçais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce * Cacique obſtiné, vaincu dans les Combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté ; mort, doit-il être à craindre ?
Ceſſés de m'offenſer, & ceſſés de le plaindre.

* Le mot propre eſt Inca ; mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amérique Septentrionale, au titre de Cacique, le donnerent d'abord à tous les Souverains du nouveau Monde.

Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſés.

ALZIRE.

Ayés moins de colere, & moins de jalouſie.
Un Rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimois, je l'avoüe, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir;
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima: ſon trépas me coute encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugés de ma conſtance, & connaiſſés mon cœur,
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Mérités, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidéle.

SCENE VI.

GUSMAN.

SOn orgueil, je l'avoüe, & ſa ſincérité
Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altiere
Coute plus à dompter que l'Amérique entiere.
La groſſiere Nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces Climats.
Le devoir fléchira ſon courage rebelle.
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle:
Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne diſe plus
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître eſſuya des refus.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

AMis, de qui l'audace, aux Mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
Illuſtres Compagnons de mon funeſte ſort!
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Guſman ſa deteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon Païs qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſants, Dieux vains de nos vaſtes Contrées,
A des Dieux Ennemis vous les avés livrées,
Et ſix cens Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups
Mon Païs, & mon Trône, & vos Temples, & vous!
Vous n'avés plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire.
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets,
Dans les ſables mouvants, dans le fond des Forêts,
De la Zone brulante, & du milieu du Monde,
L'Aſtre du jour a vû ma courſe vagabonde,
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos Climats

*Il ramene l'année, & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes déſirs ont rendu l'eſperance ;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſejour,
Deux Vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des Mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides ;
Nous les avons laiſſés dans ces Forêts errants,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit ; une foule inhumaine,
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis où ſommes-nous ? ne pourra-t'on m'inſtruire
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire ?
Si Monteze eſt eſclave & voit encor le jour,
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour ?
Chers & triſtes Amis du malheureux Zamore,
Ne pouvés-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore ?

UN AMERICAIN.

En des lieux differens, comme toi, mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus, chez ce Peuple farouche,

* L'Aſtronomie, la Géographie, la Géométrie étoient cultivées au Perou. On traçoit des Lignes ſur des Colonnes pour marquer les Equinoxes & les Solſtices.

Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche,
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos Tirans ont résolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa Patrie,
Périr sans se vanger, expirer par les mains
De ces Brigands d'Europe & de ces Assassins,
Qui de sang enyvrés, de nos trésors avides,
De ce Monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime,
Laisser à ces Tirans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort est affreuse, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARE'S, ZAMORE. *Suite.*

ALVARE'S.

Soyés libres, vivés.

ZAMORE.

Ciel ! que vien-je d'entendre ?
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre !
Quel Vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner !
Tu parois Eſpagnol, & tu ſçais pardonner !
Es-tu Roi ? cette Ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVARE'S.

Non ; mais j'y puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſſein, Vieillard trop généreux ?

ALVARE'S.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh ! qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARE'S.

Dieu, ma Religion, & la reconnoiſſance.

ZAMORE.

Dieu, ta Religion! quoi ces Tirans cruels,
Monſtres déſalterés dans le ſang des Mortels,
Qui dépeuplent la Terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma Patrie,
Dont l'infâme avarice eſt la ſuprême loi,
Mon pere! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVARE'S.

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.
Nés ſous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir.
Tu connois leurs forfaits; mais connois mon devoir.
Le Soleil par deux fois a, d'un Tropique à l'autre,
Eclairé dans ſa marche & ce Monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſeres.
Tous vos concitoyens ſont devenus mes freres,
Et je mourrois heureux ſi je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pû conſerver.

ZAMORE.

A ces traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui; n'en doutons point, c'eſt Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnaître le bras,
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARE'S.

Que me dit-il ? Approche. O Ciel ! ô Providence !
C'eſt lui, voila l'objet de ma reconnoiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affoiblis par les ans,
Hélas ! avés-vous pû le chercher ſi long-tems ?
Il l'embraſſe,
Mon bienfaicteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux ; & je t'y ſers de pere.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon pere, ah ! ſi jamais ta Nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelqu'étincelle,
Crois-moi, cet Univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine auroit volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux,
C'eſt de ſçavoir au moins ſi leur main ſanguinaire,
Du malheureux Montèze a fini la miſere,
Si le pere d'Alzire.... hélas ! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARE'S.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre ;

C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.
Apprens que ton ami, plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVARE'S.

Oüi, crois-moi; puiſſe-t'il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui.

ZAMORE.

Quoi Monteze.... dis-tu?

ALVARE'S.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit; de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joye,
Ce bonheur inoüi que le Ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare,
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare,
Alvarès eſt un Dieu, qui parmi ces pervers
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils. Ce fils ſera mon frere.
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux pere.
O jour! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu!
Monteze! après trois ans, tu vas m'être rendu;
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux? hélas me garde-tu
Cette fidélité, la premiere vertu?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance....
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

CHer Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revoi ton cher Zamore, échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre.
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire eſt-elle ici ? parle, quel eſt ſon ſort ?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis ; puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquille !
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet azile ?
Zamore ! ah ! quel deſſein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La ſoif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Eſpagnol, terrible, invulnérable,
Renverſa, détruiſit juſqu'en leurs fondemens
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans. *
Guſman étoit ſon nom. Le deſtin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que ſon nom & ſon crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur ſi fatal,

* Les Péruviens, qui avoient leurs Fables comme les Peuples de notre Continent, croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cuſco, étoit fils du Soleil.

Du pillage & du meurtre étoit l'affreux ſignal.
A ce nom de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille,
On démolit ce Temple & ces Autels chéris,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
On me traina vers lui. Dirai-je à quel ſupplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui deïfiés,
Idoles de ſon Peuple, & que je foule aux pieds;
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.
Je viens, après trois ans, d'aſſembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils ſont dans nos Forêts, & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs, ou vanger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des Habitans des eaux, dépoüilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces Soldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers Géants, ces Tirans de la Terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnere,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi prompts que les vents
Sur des monſtres guerriers, pour eux obéïſſants?
L'Univers a cédé.... cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi, fléchir ! moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah ! Monteze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos Tirans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers qui ſous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord épouvanter la Terre :
Je les vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter.
Pour les vaincre, il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, & cede à qui la brave....
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les Cieux, pour nous ſauver,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos Peuples abatus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le Ciel eſt contre toi : calme un frivole zele.
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE,

Que peux-tu dire, hélas !
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas ?
Si ta fille eſt fidelle à ſes vœux, à ſa gloire,
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?

Tu détournes les yeux ; tu pleure, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne ſuis-je plus ton fils ?
Nos Tirans ont flétri ton ame magnanime.
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne ſuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des Tirans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cet Empire,
* Moins pour nous conquerir qu'afin de nous inſtruire ;
Qui nous ont aporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre ;
Enfin l'Art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche oſe avoüer ?
Alzire eſt leur eſclave ; & tu peux les loüer !

* On voit que Monteze, perſuadé comme il l'eſt, ne fait point une lâcheté en refuſant ſa fille à Zamore : il doit trop aimer ſa Religion & ſa fille, pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah ! Monteze, ah ! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere !
Songe quelle eſt à moi par des nœuds éternels.
Oüi, tu me l'as promiſe aux pieds des Immortels.
Ils ont reçû ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces Dieux enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus,
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi ? ta Religion ? quoi, la Loi de nos peres !

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimeres ;
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce Monde ignoré,
Manifeſter ſon Etre à ton cœur éclairé ;
Puiſſe-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! Cruel ! les Tirans de ces lieux

T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes Dieux.
Tu les a donc trahis, pour trahir ta promeſſe ?
Alzire a t'elle encore imité ta foibleſſe ?
Garde toi.....

MONTEZE.

Vâ mon cœur ne ſe reproche rien.
Je dois bénir mon ſort, & pleurer ſur le rien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coute ;
Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zele pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Guſman, j'y vole pour Alzire,
Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ſes pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier déſeſpoir,
Reprend un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*
UN GARDE *à Monteze.*

SEigneur on vous attend pour la cérémonie,

MONTEZE.

Je vous ſuis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe, où s'adreſſent tes pas?
Monteze.....

MONTEZE.

Adieu, crois-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colere celeſte
Je te ſuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes ſoins paternels.
Aux Gardes.
Gardes empêchés-le de me ſuivre aux Autels,
Ces Payens, élevés dans des loix étrangeres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Miſteres:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Guſman vous l'ordonne & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu, Guſman! O trahiſon! O rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il ſerviroit Guſman? l'ai-je bien entendu!
Dans l'Univers entier n'eſt-il plus de vertu!
Alzire, Alzire auſſi ſera-t'elle coupable?
Aura-t'elle ſuccé ce poiſon déteſtable
Apporté parmi nous par ſes perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs?
Guſman eſt donc ici? que réſoudre & que faire?

UN AMERICAIN.

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce Vieillard vertueux,
Bientôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduiſe.
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe:
Allons tout préparer contre nos Ennemis,
Et ſur tout n'épargnons qu'Alvarès & ſon Fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangere ſtructure,
Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature.

Ces

Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevars,
Ces Tonneres d'airain grondant sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante,
Hélas! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azile odieux,
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce Siége de l'orgueil & de la tirannie.
Mais, croi-moi; dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage:
Nos Soldats, nos Amis, dans ces fossés sanglants,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes,
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux! que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie.

Triſte Divinité des mortels offenſés,
Vengeance ! arme nos mains, qu'il meure, & c'eſt aſſés,
Qu'il meure.... mais hélas ! plus malheureux que bra-
ves,
Nous parlons de punir & nous ſommes Eſclaves.
De notre ſort affreux le joug s'appeſantit.
Alvarès diſparoît, Monteze nous trahit,
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre :
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour !
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare :
Quelle fête, ou quel crime, eſt-ce donc qu'il prépare ?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir ;
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ALZIRE *seule.*

MAnes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, & Guſman regne à jamais ſur moi.
L'Océan, qui s'éleve entre nos Hémiſpheres,
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrieres.
Je ſuis à lui ! L'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos ſermens ſont écrits dans les Cieux.
O ! Toi qui me pourſuis, Ombre chere & ſanglante,
A mes ſens déſolés, Ombre à jamais préſente,
Cher Amant ! ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta Tombe, & paſſer chés les Morts ;
Si le pouvoit d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un Héros, ce cœur fidele & tendre ;
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet Hymen où j'ai pû conſentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere,
Au bien de mes Sujets, dont je me ſens la Mere ;

A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'Univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée:
Souffre un joug impoſé par la néceſſité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſés couté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien! veut-on toujours ravir à ma préſence,
Les Habitans des lieux ſi chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE.

Ah! plutôt de Guſman redoutés la furie,
Craignés pour ces Captifs, tremblés pour la Patrie,
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploye aujourd'hui l'Etendart de la guerre,
On allume ces feux enfermés ſous la terre;
On aſſembloit déja le ſanglant Tribunal,
Montèze eſt appellé dans ce Conſeil fatal,

C'eſt tout ce que j'ai ſçû.

ALZIRE.

Ciel ! qui m'avés trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! preſque entre mes bras, & du pied de l'autel,
Guſman contre les miens leve ſon bras cruel !
Quoi ? J'ai fait le ſerment du malheur de ma vie !
Serment ! qui pour jamais m'avés aſſujettie.
Hymen, cruel Hymen ! ſous quel aſtre odieux !
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand Hymenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter !
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie.
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi ? il faut qu'un ſeul demande à me parler ?

CEPHANE.

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
C'est ce même Guerrier, dont la main tutelaire
De Guſman votre époux ſauva, dit-on, le Pere.

EMIRE.

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres ſecrets le cachoit à vos yeux.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enveloppée,
Sembloit d'un grand deſſein profondément frappée.

CEPHANE.

On liſoit ſur ſon front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs;
Et l'on connaît aſſés par ſes plaintes ſecrettes,
Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang!
Ce Héros malheureux, peut-être eſt de mon ſang.
De ma famille au moins il a vû la puiſſance,
Sans doute de Zamore il avoit connaiſſance.
Qui ſçait, ſi de ſa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! quel funeſte ſoin.
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure.

Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma bleſſure,
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Hélas ! dans ce Palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai pas encor eu de moment ſans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Eſt-elle enfin renduë ? Eſt-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étoient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.
Elle tombe entre les mains de ſa confidente.
Zamore.... Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnois ton Amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Eſt-ce une illuſion ?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi.
Je réclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même ! Idole de mon ame !
Toi, qu'un amour ſi tendre aſſuroit à ma flamme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! O doux momens d'horreur empoiſonnés !
Cher & fatal objet de douleur & de joye,
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voye ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces Brigans, t'arrachant à mes bras,
M'enleverent mes Dieux, mon Trône & tes appas.
Sçais-tu que ce Guſman, ce Deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?

Sçais-tu que ton Amant, à ton lit deſtiné,
Chere Alzire, aux Bourreaux ſe vit abandonné?
Tu frémis. Tu reſſens le courroux qui m'enflamme,
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu ſans doute, un Dieu, qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide;
Tu n'es point devenuë Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux.
Je venois t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes: vengeons-nous; livre-moi ma victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime,
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu; quoi, tes vœux! quoi ta foi!

ALZIRE.

Frappe, je ſuis indigne, & du jour, & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze! ah! cruël, mon cœur n'a pû te croire,

ALZIRE.

A-t'il oſé t'apprendre une action ſi noire?
Sçais-tu pour quel Epoux j'ai pû t'abandonner!

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien. Voi donc l'abîme où le sort nous engage !
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman....

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui !

ALZIRE.

Mon Pere, Alvarès, ont trompé ma jeunesse.
Ils ont à cet Hymen entraîné ma foiblesse.
Ta criminelle Amante, aux Autels des Chrétiens,
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.

J'ai tout quitté, mes Dieux, mon Amant, ma Patrie!
Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Guſman est ton Epoux!

ALZIRE.

Je pourrois t'alleguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere ſur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats;
Les pleurs que j'ai trois ans donnée à ton trépas;
Que des Chrétiens vainqueurs Eſclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu;
A déteſté tes Dieux qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe.
Il n'en eſt point pour moi, lorſque l'amour m'accuſe.
Tu vis, il me ſuffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,

Nos Chrétiens, ma foibleſſe, au Temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas, à cet Himen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pied de nos Autels.
Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont ſçû que je t'aime,
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Guſman même,
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniere fois.

ZAMORE.

Pour la derniere fois Zamore t'auroit vuë?
Tu me ſerois ravie auſſi-tôt que renduë?
Ah! ſi l'amour encor te parloit aujourd'hui....

ALZIRE.

O Ciel! c'eſt Guſman même, & ſon pere avec lui.

SCENE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE. *ſuite.*

ALVARE'S. *à ſon Fils.*

TU vois mon bienfaicteur, il eſt auprès d'Alzire.
à Zamore.
O toi! jeune Héros, toi par qui je reſpire,
Vien, ajoûte à ma joye en cet auguſte jour.
Vien avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'enten-je? Lui, Guſman? lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare,

ALVARE'S.

Dans quel étonnement....

ZAMORE,

Quoi! le Ciel a permis
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils?

GUSMAN à *Zamore*.

Eſclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sçais-tu bien qui je ſuis ?

ZAMORE.

Horreur de ma Patrie.
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore ? & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi ?

ALVARE'S.

Zamore !

ZAMORE.

Oüi, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aſpect ici te fait baiſſer les yeux.
Raviſſeur de nos biens, Tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le ſeul bien où j'aſpire,
Acheve, & de ce fer, *Tréſor* de tes climats,
Prévien mon bras vengeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,
Dans ton ſang odieux pourroit venger la Terre :*

* *Pere* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt ſi vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoi

Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & puniſſant le fils.

ALVARES *à Guſman.*

De ce diſcours, ô! Ciel, que je me ſens confondre!
Vous ſentés-vous coupable, & pouvés-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce Rebelle & daigner m'avilir,
Juſqu'à le réfuter, quand je le dois punir?
Son juſte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon reſpect pour vous, eût été ma réponſe.
à Alzire.
Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſés,
A quel point en ſecret ici vous m'offenſés;
Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviés de cet Eſclave étouffer la mémoire:
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux,
Vous, que j'aimois aſſés pour en être jaloux.

ALZIRE.

à Guſman. *à Alvarès.*
Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur ſon pere,
à Zamore.
Toi! jadis mon eſpoir en un tems plus proſpere,

que l'ortographe fait la même; & ce mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un R. à l'un, & qu'il y ait deux RR. à l'autre. La Poëſie eſt faite pour l'oreille: un uſage contraire ne ſeroit qu'une pédanterie ridicule.

Voyés le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſés tous trois d'horreur & de pitié.
en montrant Zamore.
Voici l'amant, l'Epoux que me choiſit mon pere,
Avant que je connuſſe un nouvel Hémiſphere,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ſon trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où regnoient mes Ancêtres,
Tout changea ſur la Terre, & je connus des Maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous ſervés eut à la fin recours.
C'eſt ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteſte.
Ses Autels ſont témoins de mon Hymen funeſte.
C'eſt aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible ſerment
Me donne au Meurtrier qui m'ôta mon Amant.
Je connois mal peut-être une loi ſi nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher; je t'aime, je le doi:
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'Epouſe & la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux oſera ſe venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toûjours infortunée, & toûjours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux?
Guſman, du ſang des miens, ta main déja rougie,

Frémira

Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'Hymen, de l'Amour, il faut venger les droits.
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusés d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense;
Mais vous le demandés, & je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, Soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVARÈS.

Mon fils, qu'allés-vous faire?
Respectés ses bienfaits, respectés sa misere.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom ressentés la tendresse,
D'un Pere infortuné regardés la vieillesse,
Et du moins....

SCENE VI.

ALVARE'S, GUSMAN, ALZIRE, DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE.

Paraissés, Seigneur, & commandés;
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent,
De leurs cris redoublés les échos retentissent,
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissoient pas;
Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la Terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrés rentrer.
Héros de la Castille, Enfans de la Victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir,

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéïr?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oſes-tu ? Tyran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte deffenſe ?

Aux Eſpagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puiſſe attaquer !
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéiſſés.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARE'S.

Dans ton courroux ſévere,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton Pere.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARE'S, ALZIRE.

ALZIRE *ſe jettant à genoux.*

SEigneur, j'embraſſe vos genoux.
C'eſt à votre vertu que je rends cet hommage,

Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vengés, Seigneur, vengés ſur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé :
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie :
Un cœur peut-il deux fois ſe donner en ſa vie ?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore eſt vertueux, vous lui devés le jour.
Pardonnés... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARE'S.

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle ;
Je plains Zamore & toi, je ſerai ton appui.
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille.
Non tu n'es plus à toi : ſois mon ſang, ſois ma fille.
Guſman fut inhumain, je le ſçai, j'en frémis ;
Mais il eſt ton Epoux, il t'aime, il eſt mon fils,
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore !

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ALVARE'S, GUSMAN.

ALVARE'S.

MErités donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avés triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triſte Univers
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah! n'enſanglantés point le prix de la victoire.
Mon fils, que la clémence ajoûte à votre gloire:
Je vais ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur miſere, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongés cependant qu'un pere vous implore;
Soyés homme & Chrétien, pardonnés à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos infléxibles mœurs?
Et n'apprendrés-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah vous percés le mien. Demandés-moi ma vie;
Mais laiſſés un champ libre à ma juſte furie;
Ménagés le courroux de mon cœur opprimé:

Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVARE'S.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ? lui mon pere,
Ah ! qu'on me plaigne ainſi ; la mort me ſera chere.

ALVARE'S.

Quoi vous joignés encor à cet ardent couroux,
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriés juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur !
Vous voyés ſans pitié ma douleur effrenée.

ALVARE'S.

Mêlés moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devés l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe,
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté ?
Que ſous un front ſerain déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriés-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une Eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſſede encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARE'S.

Ne vous repentés point d'un amour légitime ;
Mais ſçachés le régler, tout excès méne au crime.
Promettés-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh que pourroit un fils refuſer à ſon pere ?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colere,
N'en exigés pas plus de mon cœur outragé.

ALVARE'S.

Je ne veux que du tems. *Il ſort.*

GUSMAN *ſeul.*

Quoi n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,

D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés...
Que vois-je! Alzire! ô Ciel....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Est moi, c'est ton Epouse;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pû te chérir, qui t'a dû réverer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foiblesse
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse:
Et ma sincerité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner; ton épouse a l'audace,
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai crû que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense,
Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'ébloüit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole, eût promis davantage.
Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la Nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure;
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais,
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissés les, Madame.
Etudiés nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sçachés que le premier, est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encore possedée.
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
D'en rougir la premiere, & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.
Sçachés que votre Epoux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assés généreux.
Plus que vous ne pensés, je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOus voyés qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux : Zamore va périr :
J'aſſaſſinois Zamore en demandant ſa vie.
Ah ! Je l'avois prévû. M'auras-tu mieux ſervie ?
Pourras-tu le ſauver ? Vivra-t'il loin de moi ?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous, vient d'éblouir ſa vuë,
Sa foi n'en doutés point, ſa main vous eſt venduë.

ALZIRE.

Ainſi graces aux Cieux, ces métaux déteſtés,
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore.

EMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?

Alvarès auroit-il assés peu de crédit,
Et le Conseil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit,
Tu vois de ces Vainqueurs la fierté tyrannique,
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les Rois; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fut n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers? Gusman, Peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obéir!

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bien-tôt venir;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enyvrés,
Les Tyrans de la Terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce Soldat nous conduise à la porte,
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja; Cephane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,

Votre gloire eſt perduë, & cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte ſeroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un Fantôme vain qu'on prend pour la vertu.
C'eſt l'amour de la gloire & non de la juſtice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne,
De ſauver un Héros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ALZIRE.

TOut eſt perdu pour toi, tes Tyrans ſont vainqueurs,
Ton ſupplice eſt tout prêt, ſi tu ne fuis, tu meurs,
Pars, ne perds point de tems, prens ce Soldat pour guide.
Trompons des meurtriers, l'eſpérance homicide,
Tu vois mon déſeſpoir, & mon ſaiſiſſement;

C'eſt à toi d'épargner la mort à mon Amant,
Un crime à mon Epoux, & des larmes au Monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde;
Prens pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un Barbare, Epouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien j'obéirai: mais oſes-tu me ſuivre?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un Deſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds, j'ai mis un Diadême.

ALZIRE.

Ah! Qu'étoit-il ſans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil Univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume:
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi:
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi, mon bonheur & ma vie,
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon Amant enſemble, & ma gloire à ſauver;
Tous deux me ſont ſacrés, je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire ! quelle eſt donc cette gloire inconnuë ?
Quel Fantôme d'Europe a faſciné ta vuë ?
Quoi ! ces affreux ſermens qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce Temple Chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce deſtructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis, il ſuffit, que t'importe à quel Dieu !

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt ton crime, elle eſt ma perte, adieu,
Périſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre.

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore.

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux !

ALZIRE.

Plains-moi ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi legitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais, & c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule, ôte-toi de ces lieux.
Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas tu?

ZAMORE.

Mon courage,
De cette liberté, va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſçaurois douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peus-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?

Laiſſe moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe.
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE,

ALZIRE.

JE ſuccombe, il me laiſſe :
Il part, que va-t'il faire ? O moment plein d'effroi !
Guſman ! Quoi c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi.
Emire, ſuis ſes pas, vole, & reviens m'inſtruire,
S'il eſt en ſûreté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert, ou nous trahit,

Emire ſort,

Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit,
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux :
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore, au milieu des deſerts,
Ne ſerois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?

Les

Les ſeuls Européans ſont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tyran d'un Monde, & de l'autre le Pere !
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frappée !
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient, ah ! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHere Emire, eſt-ce toi ? qu'a-t'on fait, qu'as-tu vû ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah ! n'eſperés plus rien, ſa perte eſt infaillible,
Des armes du Soldat qui conduiſoit ſes pas
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne à l'inſtant, le Soldat prend la fuite ;
Votre Amant au Palais, court & ſe précipite ;
Je le ſuis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces Meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du ſilence ;
Au Palais de Guſman, je le vois qui s'avance :
Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'échappe, & ſoudain j'entends des cris affreux,
J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirés-vous, Madame, & fuyés tant d'allarmes.
Rentrés.

ALZIRE.

Ah! chere Emire, allons le ſecourir.

EMIRE.

Que pouvés-vous Madame, ô Ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

DON ALONZE.

A Mes ordres ſecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu Barbare? & que viens-tu m'apprendre?
Qu'eſt devenu Zamore?

DON ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,
Daignés me ſuivre.

ALZIRE.

O ſort! ô vengeance trop forte!
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte?
Quoi Zamore n'eſt plus? & je n'ai que des fers?
Tu gémis? & tes yeux de larmes ſont couverts?
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens, ſi la mort m'attend, viens j'obéïs ſans peine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

PRéparés-vous pour moi vos ſupplices cruels !
Tyrans qui vous nommés les Juges des mortels ;
Laiſſés-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux floter l'incertitude !
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas
Si l'on a réſolu ma vie, ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom, ces Monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon Pere !

MONTEZE.

Ma Fille où nous as tu réduits !
Voilà de ton amour les execrables fruits.
Hélas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvarés avec moi daignoit parler encore ;
Un Soldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux,

C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vûë étoit trompée,
A peine entre ces mains j'apperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton Epoux rejaillit ſur ton Pere : *
Zamore au même inſtant dépoüillant ſa colere
Tombe aux pieds d'Alvarés, & tranquille, & ſoumis,
Lui préſentant ce fer, teint du ſang de ſon Fils.
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure :
Fais ton devoir, dit-il, & vange la Nature.
Alors il ſe proſterne attendant le trépas.
Le Pere tout ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton Epoux ; on rappelle ſa vie,
On arrête ſon ſang, on preſſe les ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice,
Du meurtre de ſon Maître il te croit la complice....

ALZIRE.

Vous pouriés !

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en ſoupçonne pas.
Non le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats,
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés ſur le bord de l'abîme.

* Quelques perſonnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne propoſât pas un duel à Guſman.

Je le ſouhaite ainſi, je le croi, cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du ſupplice, & dans l'ignominie,
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes Tyrans! les prier! vous, mon Pere?
Oſés vivre, & m'aimer; c'eſt ma ſeule priere.
Je plains Guſman, ſon ſort a trop de cruauté,
Et je le plains ſur tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage,
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défends pas,
Il mourra... Gardés-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel? inſpire-moi, j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel! aneantis ma fatale exiſtence.
Quoi ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours!
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon ſeul azile.
* Eh quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux

* Cette plainte & ce doute ſont dans la bouche d'une Chrétienne nouvelle.

De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Ce Peuple de vainqueurs armé de ſon tonnerre,
A-t'il le droit affreux de dépeupler la Terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai diſpoſer de mon ſang ;
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'Univers, il permet à ſa rage ;
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares,

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'Eſt ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice,
Un tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor ; mon bras deſeſperé
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal aſſuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore ;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans.
Il va goûter encor le plaiſir des Tyrans.
Alvarés doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable arrêt de ce Conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perduë, & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.

Tu m'aimes, c'eſt aſſés, bénis ma deſtinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hymenée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même renduë,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt dûë.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux
Eſt l'Autel où mon cœur te rend ſes premiers feux:
C'eſt-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidelité que j'avois pû te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarés prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici, les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçû plus d'outrage,
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARE'S, GARDES.

ZAMORE.

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainſi.
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre.
Parle ſans te troubler comme je vais t'entendre,
Et fais livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts
L'aſſaſſin de ton Fils, & l'ami d'Alvarés.

Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuſte vengeance entre-t'elle en ton cœur ?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juſte ?
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un Fils, mais ſans me ſoupçonner,
Epouſe de Guſman ce nom ſeul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurois ſçu défendre.
J'ai reſpecté ton Fils, & ce cœur gémiſſant,
Lui conſerva ſa foi même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée ;
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
C'eſt tout ce que j'attends, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARE'S.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur ?
L'Aſſaſſin de mon Fils eſt mon Liberateur.
Zamore !... oüi, je te dois des jours que je déteſte,
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte....
Je ſuis Pere, mais homme. Et malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperduë,

La voix de tes bienfaits eſt encore entenduë ;
Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs:
Va, ton Pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois par des coups innoüis,
Et mon Liberateur, & ma Fille & mon Fils.
Le Conſeil vous condamne, il a dans ſa colere
Du fer de la vengeance armé la main d'un Pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtere affreux ....
Et je viens le remplir pour vous ſauver tous deux.
Zamore tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire ?
Ah ! parle, que faut-il ?

ALVARE'S.

Croire un Dieu qui m'inſpire,
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien ;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi que n'a guere un ſaint zele a dictée
Du Ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſçaura t'environner :
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colere,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur Frere.
Les traits de la vengeance en leurs mains ſuſpendus

Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus,
Je réponds de ſa vie ainſi que de la tienne,
Zamore, c'eſt de toi, qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette foible voix,
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un Pere infortuné demande que tu vives.
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon Fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire juſques-là chéririons-nous la vie ?
La racheterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Guſman ?
Et toi plus que ton Fils ſeras-tu mon Tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître.
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vû le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix
Parle-moi ? aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVARE'S.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, ſeul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il eſt, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre innoüi de trouble & de ſupplice,
Entre quels attentats faut-il que je choiſiſſe,

à Alzire.

Il s'agit de mes jours, il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oſes aimer ? oſe juger entre eux,
Je m'en remets à toi, mon cœur ſe flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu ſçais trop qu'un Pere infortuné
Diſpoſa de ce cœur que je t'avois donné,
Je reconnus ſon Dieu ; tu peux de ma jeuneſſe
Accuſer ſi tu veux l'erreur ou la foibleſſe ;
Mais des Loix des Chrétiens mon eſprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma Patrie
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie ;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'eſt trahir à la fois ſous un maſque hipocrite
Et le Dieu qu'on préfere, & le Dieu que l'on quitte,
C'eſt mentir au Ciel même, à l'Univers, à ſoi.
Mourons ; mais en mourant ſois digne encor de moi,
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévû ta réponſe, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que ſe deshonorer.

ALVARE'S.

Cruels ainſi tous deux vous voulés votre perte!
Vous bravés ma bonté qui vous étoit offerte;
Ecoutés le tems preſſe & ces lugubres cris.

SCENE VI.

ALVARE'S, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMERICAINS. ESPAGNOLS.

ALONZE.

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui, vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon Epouſe, & de ſon Meurtrier.

SCENE VII.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRuels, ſauvés Alzire, & preſſés mon ſupplice,

ALZIRE.

Non, qu'une affreuſe mort tous trois nous réüniſſe.

ALVARE'S.

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Guſman.*

Tu veux donc juſqu'au bout conſommer ta fureur.
Viens, vois couler mon ſang, puiſque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner :
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.

à Alvarés.

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a ſuſpenduë,
Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vuë.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous ; . . . mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire ;
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carriere.
J'ai fait juſqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel venge la Terre, il eſt juſte ; & ma vie
Ne peut payer le ſang, dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois maître en ces lieux ; ſeul j'y commande encore.
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

à Monteze qui ſe jette à ſes pieds.

Monteze, Americains ; qui fûtes mes victimes,
Songés que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.

Instruisés l'Amérique, apprenés à ses Rois
Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des Loix.

à Zamore.

Des Dieux que nous servons, connois la difference :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

ALVARE'S.

A mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vêcu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon Hymenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivés sans me haïr, gouvernés vos Etats !
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom s'il se peut benissés la mémoire.

à Alvarés.

Daignés servir de Pere à ces Epoux heureux ;

Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux ;
Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre Fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !
Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance & la foi :
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi,
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire,
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.
Il se jette à ses pieds. *

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la derniere fois approchés-vous, mon Pere :

* Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le Christianisme : une conversion subite seroit ridicule en de telles circonstances.

Vivés long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chere,
Zamore sois Chrétien, je suis content, je meurs.

ALVARE'S *à Monteze.*

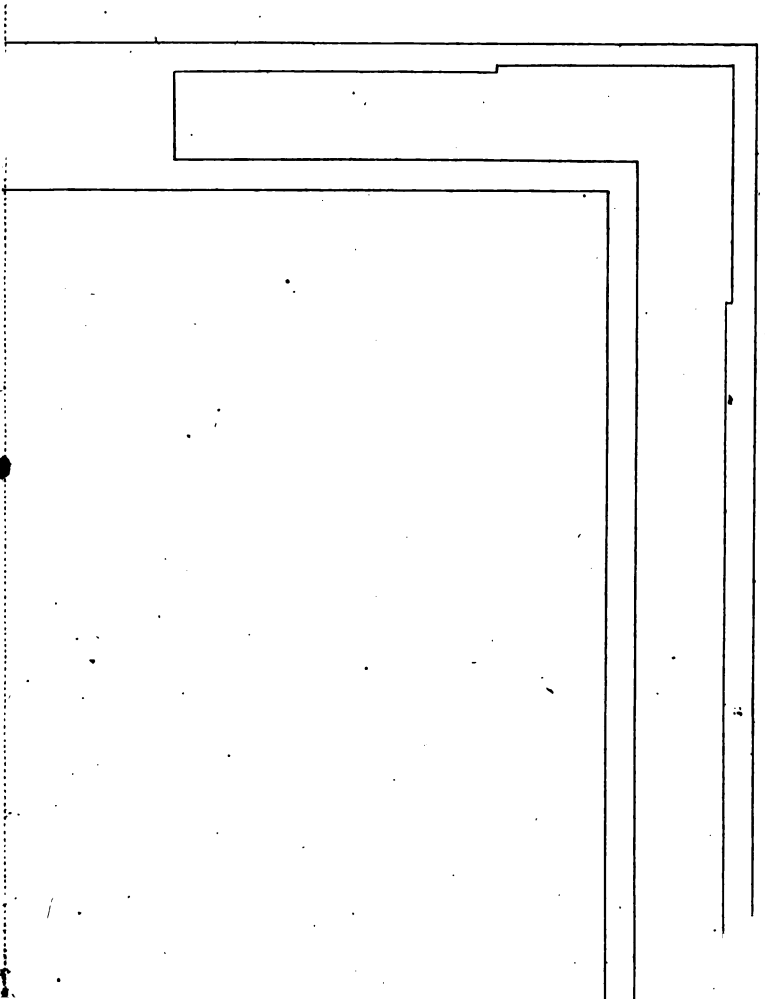
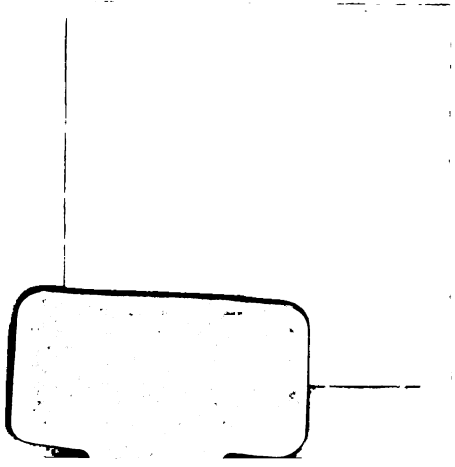
Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *La Tragédie d'Alzire.* A Paris ce 28. Mars 1736.

LA SERRE.

De l'Imprimerie de JOSEPH BULLOT.

76770528